

questions commerciales entre les différents pays. Ces renseignements peuvent nous guider dans le choix d'une culture appropriée aux besoins de nos marchés et par ce moyen nous obtiendrons les résultats les plus avantageux au point de vue des profits à réaliser.

Nous empruntons à la *Gazette d'Ottawa* l'extrait suivant de la *Minerve* que nous n'avons pas le privilège de recevoir en échange :

"Le commerce d'exportation des bestiaux prend des proportions de plus en plus considérables. Pendant le mois de septembre, 15,000 têtes de gros bétail et 40,000 moutons ont été envoyés en Angleterre par des maisons de Toronto. Leurs affaires sont si considérables qu'elles ont toutes des agents à Liverpool. Chaque semaine, il part de Montréal plusieurs steamers emportant des animaux destinés au marché anglais. Jusqu'ici, la province d'Ontario et les townships de l'Est ont profité de ce commerce nouveau. Le jour arrive où il ne pourront pas suffire à la demande.

"On s'adressera alors à la province de Québec. Sera-t-elle prête à répondre à la demande? Evidemment non. Son bétail est si pauvre à l'heure qu'il est, qu'on n'en veut même pas pour approvisionner les marchés de Québec et de Montréal.

"Demandez à nos bouchers où est leur marché et presque tous vous répondront qu'ils achètent leurs animaux de la province voisine. Une somme très-considérable qui devrait se répandre dans nos campagnes, prend donc jour par jour le chemin d'Ontario. Quelles que soient les opinions que l'on ait pour l'élevage, — qu'on lui préfère la culture des céréales ou non, il y a une question sur laquelle tous doivent tomber d'accord, c'est que nous devrions nous suffire à nous-mêmes en ce qui regarde l'approvisionnement de notre boucherie.

"Nous croyons, nous, qu'en vue du commerce si considérable de l'exportation des bestiaux en Angleterre, nos cultivateurs devraient améliorer leurs races d'animaux, afin d'obtenir leur part des profits qui sont en ce moment le monopole de la province voisine. Il semble que ce qui fait si bien son affaire ne devrait pas nous nuire."

Nous empruntons ce qui suit à l'*Événement* :

"Le commerce des bestiaux se développe considérablement au Canada depuis quelque temps. C'est une industrie qui mérite la plus sérieuse attention de la part de nos cultivateurs canadiens, et nous avons hâte de voir le jour où les cultivateurs des campagnes de la province de Québec comprendront toute l'importance de l'élevage des bestiaux.

"En attendant, enregistrons les progrès qui se font et donnons publication à la nouvelle qui nous arrive de Londres : Les bestiaux arrivés à bord du steamer *Québec* ont été détenus quelques heures en attendant l'inspection du professeur Duguid, car on soupçonnait les moutons atteints de cette maladie particulièrement qui s'attache à eux et qui se déclare près de la gueule et dans les pattes. L'inspecteur a déclaré que les animaux étaient sains, et il n'a pu découvrir aucune trace de maladie. Il en a pas été de même pour les animaux achetés aux Etats-Unis. Toute une cargaison de moutons venant de l'Illinois à bord l'un des steamers de la ligne Héylard a été condamnée par l'inspecteur.

"Nous ne faisons que rendre justice à M. Couture, inspecteur des bestiaux à la Quarantaine de Lévis, en

disant que depuis qu'il a été nommé, pas un seul bétail n'a été condamné à Liverpool. Ceci prouve deux choses, que nos animaux sont plus sains que ceux des Etats-Unis, et que M. Couture exerce sur eux avant le départ une telle surveillance qu'il est impossible qu'ils soient malades durant la traversée."

#### Engrais des cochons.

*De l'état où doit être le cochon pour engraisser.* — Le repos absolu convient pour hâter la graisse. Placés à l'abri de la lumière, du bruit et de tout autre objet capable d'émouvoir leurs sens, les cochons parviennent d'une manière plus prompte et par conséquent moins dispendieuse à l'engrais : tel doit être le but du cultivateur qui désire retirer un profit avantageux de ses cochons ; mais il faut en même temps qu'il leur fournisse suffisamment de litière, la renouveler souvent, éloigner de la porcherie les grogneurs qui, empêchant leurs compagnons de dormir, retarderaient l'engrais, quand bien même la nourriture serait abondante.

*Préparation de la nourriture pour l'engrais des cochons.* — Les semences farineuses, comme nous l'avons déjà dit, sont sans contredit les matières les plus efficaces pour atteindre le but désiré, puisque indépendamment de leur sécheresse, elles renferment beaucoup de principes nutritifs sous peu de volume ; mais il convient de choisir les moins coûteuses.

L'avidité avec laquelle les cochons se jettent sur les herbages bouillis, sur les grains et sur les racines ramollies, gonflées ou sur tous autres légumes au sortir de la chaudière, prouvent assez les avantages qu'il y a de leur administrer la nourriture au sortir de la cuisson : nous ajouterons que les fruits de la famille des cucurbitacées (courges, etc.) leur donne la diarrhée ; ce n'est qu'en les mélangeant aux farineux ou légumes et en les soumettant à la cuisson qu'on vient à bout de prévenir de pareils inconvénients.

Ce qui paraît convenir davantage à leur engrais, c'est la diversité des aliments cuits et réduits à la consistance requise : le lard, la graisse et la chair ne sont ni aussi fermés, ni aussi abondants quand la nourriture est formée d'une seule substance et de la nature délayante.

Il faut donc convenir que si on veut conserver au lard son goût et sa fermeté, on doit empêcher qu'il ne se dénature dans la cuisson ; ajouter toujours à la nourriture, quand elle est composée de matières fluides et relâchantes, quelques substances astringentes et toniques comme le tan, l'écorce de chêne, le gland, les fruits amers pour soutenir l'action de l'estomac, et prévenir les fluctuosités ; c'est peut-être pour produire cet effet que, dans certains endroits, l'usage est de laisser dans l'auge du cochon un boulet, que d'autres remplacent par l'emploi d'un vase de fer pour l'appât de la mangeaille.

*De la saison la plus favorable à l'engrais.* — L'automne est la véritable saison qu'il faut choisir, non seulement par la raison qu'il y a alors beaucoup de fruits sauvages dont on ne tirerait aucun profit sans cet emploi, mais encore à cause des débris des récoltes, des balayures et criblures de grains qui alors sont très-communs. Cette époque d'ailleurs est celle que la nature semble avoir spécialement affectée au domaine de la graisse.